



La notion de « complexité » est essentielle à la recherche, pas par esprit de sérieux ou d'enfumage, mais comme épaisseur et densité du rapport au monde. Chercher, c'est transformer une évidence en question – pas trouver une réponse.

Myriam Suchet – INDISCIPLINE ! – 2016, édition NotaBene

PARTIE VII :  
LEXIQUE ETHNOMETHODOLOGIQUE

### I.A.1. Introduction

La pratique ethnométhodologique de l'exposé des concepts, ainsi que ses objectifs ont été présentés précédemment (Partie II– cf. I.B.4, p. 80). On rappellera ici que, selon le concept majeur d'*indexicalité* – ouvrant le présent lexique –, le caractère *indexical* de toute expression et de toute signification interdit de fournir une définition objective et universelle des concepts ethnométhodologiques.

Dans le lexique rédigé par Yves Lecerf [1986-b], celui-ci indique, à la rubrique « Lexique » déjà citée (cf. p. 82) :

Un lexique énumère des formes de mots en face desquels sont situées des définitions. Or, l'éthnométhodologie conteste qu'il puisse exister des définitions objectives (i.e. définitions ayant une validité indépendante du contexte). Un lexique doit donc se donner une base locale de définition en se référant à un groupe humain bien déterminé, ayant des dimensions limitées.

Le présent lexique se donne pour groupe humain de référence un « village universitaire parisien où l'on porte attention à l'éthnométhodologie » [p. 187].

Les définitions présentées ci-dessous se réfèrent donc, pour une grande part, à ce même village ainsi qu'à ses auteurs. Les textes, auteurs et exemples, retenus par ailleurs, sont ceux qui sont apparus parmi les plus abordables et les plus éclairants. Il est rappelé également ici, que le présent lexique est le résultat d'un travail d'approfondissement des acquisitions théoriques, réalisées durant le parcours de recherche exposé précédemment. La dimension formatrice de la réalisation d'un lexique ethnométhodologique apparaît donc ici, *in situ*.

**Table des concepts**

L'indexicalité.....	p. 563
La réflexivité .....	p. 568
La connaissance de sens commun .....	p. 572
La méthode documentaire d'interprétation.....	p. 572
Le monde de la vie .....	p. 577
Connaissance routinisée.....	p. 578
Connaissance typifiée .....	p. 579
Rationalité : attitude naturelle et théorisation scientifique .....	p. 581
Les concepts d'ad hocing et d'account .....	p. 584
Ad hocing.....	p. 585
Account, accountable, accountability .....	p. 587
Expériences déstabilisantes : breaching.....	p. 591
Les concepts de membre et d'allant de soi .....	p. 595
Compétence unique et allant de soi .....	p. 596
L'indifférence ethnométhodologie .....	p. 601

### **I.A.2. L'*indexicalité* : le sens en contexte**

La notion d'*indexicalité* exprime l'idée que les mots d'un langage n'ont pas de définition fixe. Le sens n'est pas contenu « dans » l'expression, ce sont les « *circonstances momentanées de son usage qui lui assurent un sens déterminé* » [Garfinkel et Sacks, 2007, p. 431]. Cette propriété du langage et des phénomènes de sens implique que le sens d'une expression est indissociable de son contexte d'énonciation : « *Le caractère défini [du] sens [des expressions indexicales] manque de structure que l'on puisse révéler dans les expressions réelles ; on ne peut pas recourir à des méthodes mathématiques disponibles pour spécifier un sens d'une manière précise* ».

Il en résulte donc une variabilité du sens, comme l'illustre l'exemple qui suit. Celui-ci donne à voir également ce que l'on entend par la « création du sens » de la part des personnes engagées dans une situation commune.

#### **1) Une salle de classe, Isaac Newton et une bande dessinée: une illustration de la variabilité du sens**

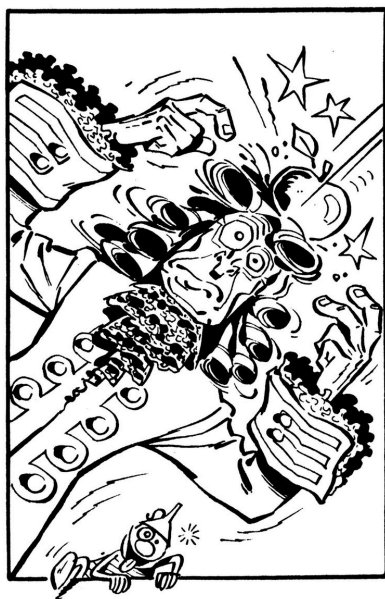
Paul Loubière propose de montrer, au travers de son expérience de professeur de philosophie dans un lycée de jeunes filles, l'intérêt de la prise en compte de la variabilité du sens, afin de considérer les élèves en tant que créateurs de sens : « *De l'élève, machine à ingérer du discours, on passe à l'élève créateur de sens, créateur d'une vérité perçue comme localement significative* » [Loubière, 1986, p. 42].

Il observe que le sens des événements de la salle de classe (le bruit quotidien d'une chasse d'eau, le rideau déchiré qui « *pendouille à la même fenêtre* », le rire d'une jeune fille qui « *pouffe constamment* ») peuvent différer selon les lieux et les moments. Le rire signifie, selon les professeurs : « *une mise à la porte [...]. Une réprimande cinglante [...]. Un commentaire hégélien difficilement compréhensible, mais qui déclenche l'hilarité de la classe entière lors du cours de philosophie* ». Le rideau « *utilisé à toutes les sauces, prit une signification nouvelle chaque jour* », et la gêne provoqué par le bruit de la chasse d'eau est devenu un motif de rire, puis évolua également de différentes manières : « *[...] il se mit ensuite à signifier qu'une élève*

en retard signalait ainsi sa présence, enfin il désigna l'imminence de la sortie du cours permettant aux élèves d'aller fumer une cigarette prohibée, le bruit de la chasse servant en quelque sorte à les disculper, etc. » [p. 40-41].

Paul Loubière prend pour exemple « l'intéressante dérivation sémantique », que le mot « Newton » a connu au sein de la classe, pour illustrer son propos :

Si on se tourne maintenant vers le problème du lexique, on se rend compte que chacune des phrases prononcées en cours est susceptible de devenir une scie, c'est-à-dire une expression dont le sens n'est perceptible que par les utilisateurs. La simple répétition d'une phrase suffit à transformer son contenu sémantique [...]. Pour le professeur, [Newton] faisait référence à un personnage historique. Une élève lança le nom de Gotlieb<sup>587</sup>. Tout bascula à partir de ce moment-là. Et Newton se mit à signifier une bande dessinée dans laquelle un personnage drôlement habillé reçoit des choses sur la tête ce qui lui permet de trouver une formule bizarre » [p. 41].



Isaac Newton, « Rubrique-à-brac », mai 1969. Dargaud – Dessin de Marcel Gotlieb, dit : « Gotlib ».

Le mot cessa de faire partie de cette langue imposée entre profs et élève pour tomber résolument dans le camp des scolaires. La répétition du mot Newton finit pas désigner chaque fois des choses différentes : 1. Le personnage historique. 2. La b.d. de Gotlieb. 3. Le jour où l'on a parlé de Gotlieb. 4. Le jour de la crise de rire déclenchée à l'occasion du rappel de la b.d. de Gotlieb. 5. L'éventualité de présenter une b.d. à l'oral du Bac. 6. Le Bac et ses exigences. 7. Le fait qu'il faille travailler car, malheureusement, le bac a ses exigences.

<sup>587</sup> Gotlieb est un auteur de bandes dessinées humoristiques, très connu dans les années 70 et 80. Il créa en particulier la série : *Rubrique-à-brac*, « série avant-gardiste née en 1968 et devenue mythique » [Biographie : <http://www.marcelgotlib.com/High/bio.html>]. Gotlieb n'était pas particulièrement commenté dans les salles de classe car, comme l'indique sa biographie à propos de la revue *L'écho des Savannes*, qu'il a créée en 1972 avec Claire Bretécher et Nikita Mandryka : « Il en profite pour se défouler sur des choses interdites aux moins de douze ans, comme le sexe, Dieu et la scatologie, dans le seul but de faire rigoler les copains et sa crémière ». Il est également le fondateur (en 1975) du magazine *Fluide Glacial*, toujours édité actuellement.

En faisant partager aux élèves son constat de cette « *avalanche de sens* » et de cette « *pluralité newtonienne* », Paul Loubière leur a permis de faire usage de créativité, et d'apprendre à « *interpréter sciemment* » le discours des enseignants, plutôt que de rester passives. Et surtout, l'auteur attribue à l'*indexicalité* la vertu de résoudre la situation de l'élève, qui « *enfermé dans le platonisme scolaire qu'on lui a inculqué depuis la maternelle, se croit en droit d'exiger [de la part des enseignants] un discours unique, univoque, immuable* » [p. 42]. Son expérience lui a montré que les élèves, placées devant les contradictions des discours de leurs enseignants, ont pu trouver elles-mêmes la réponse à la question de savoir lequel d'entre eux disait vrai :

On voit donc que l'*indexicalité* dépasse le cadre d'un outil purement formel pour devenir un concept indispensable à la synthèse des différentes connaissances qu'un lycée est censé apporter. Non seulement la manière d'enseigner mais le contenu même de l'enseignement sont modifiés.

## **2) La notion de sens en contexte**

L'idée que le sens d'une expression soit en relation avec son contexte est communément admise, et chacun est à même de considérer qu'un propos « sorti de son contexte » est susceptible de perdre son sens. Mais le fait que le contexte détermine véritablement le sens est une notion plus difficile à concevoir.

On peut cependant se rendre compte, par exemple, que les objets changent de signification, et de nom, selon leur usage. Dans le cadre des recherches portant sur le thème de « la propreté », qui ont été longuement développées, il a été établi que le mot : « déchet » ne désigne pas la nature d'un objet particulier, mais son « statut »<sup>588</sup>. Tant qu'il est en usage, cet objet est désigné par un certain nom. Il ne deviendra un « déchet » que lorsqu'il n'aura plus d'usage et sera destiné « aux ordures ». S'il est déposé au fond d'un placard ou dans un grenier, cet objet ne sera pas un « déchet », mais un « objet inutile », ou une « vieillerie », ou encore un « souvenir ». C'est en cela que le sens et le contexte entretiennent une relation *réflexive* (cf. « Le concept de réflexivité », ci-après, p. 568).

---

<sup>588</sup> On trouvera ces développements ci-après (cf. « Le fonctionnement du *Modèle méta* », (p. 93); et dans le cadre des analyses relatives à l'étape 4 de la recherche (Partie V, p. 375).

La notion d'*indexicalité* ne concerne donc pas seulement le contexte d'énonciation des expressions du langage courant, mais le contexte d'accomplissement des actions et le contexte d'usage des objets de la vie quotidienne :

Il faut entendre « contexte » au sens le plus large, c'est-à-dire non seulement comme contexte purement linguistique des énoncés, mais comme contexte de l'énonciation (Benveniste) ou de la *communication* (Jakobson), comme *cadre d'interaction* (Goffman), – comme contexte *pragmatique*<sup>589</sup> [Amiel, 2004, p. 47].

### 3) L'origine du concept d'*indexicalité*

L'*indexicalité* n'est pas un concept propre à l'ethnométhodologie. Elle relève des phénomènes de signification qu'étudient linguistes et logiciens. Harold Garfinkel l'aurait emprunté au logicien et linguiste Yehoshua Bar Hillel (selon la tradition admise par les ethnométhodologues, indique Philippe Amiel [p. 45])<sup>590</sup>.

L'*indexicalité* fait référence à des énoncés particuliers, qui ont la propriété d'être ambigus, c'est-à-dire qui exigent de connaître le contexte d'énonciation : qui parle, à qui, en quel lieu, à quel moment ? Les énoncés *indexicaux*, par excellence, sont les énoncés contenant un déictique, tel que « je », « ici », « maintenant ». Philippe Amiel fournit l'exemple des énoncés : « j'ai faim » et « ici on parle français », indiquant que « le référent "réel", extralinguistique, de "je" dans "j'ai faim" change chaque fois que l'énonciation de "j'ai faim" change » [p. 46].

Mais la propriété d'*indexicalité* ne se limite pas seulement à ce type d'énoncés, elle caractérise l'ensemble des énoncés « dont la compréhension suppose une connaissance (partagée) du contexte » [p. 47], c'est-à-dire tous les énoncés exprimés

---

<sup>589</sup> Cf. A. Reboul, J. Moeschler, *La pragmatique aujourd'hui*, Paris, Seuil (Points 371), 1998. — Les auteurs réfèrent notamment la pragmatique à « la façon dont cet usage [que les gens font du langage] s'appuie sur une masse énorme de connaissances sur le monde à partir desquelles les interlocuteurs font des inférences sur ce que la personne qui leur parle (le locuteur) veut leur dire » (p. 13).

<sup>590</sup> Qui précise que la référence à Bar Hillel – « *Indexical Expressions* » (1954) – n'est pas présente dans l'ouvrage fondateur, les *Studies*, parues en 1967, mais dans un article de Garfinkel et Sacks paru en 1970 – « *On formal structures of practical actions* » (dont la traduction française : « *Les structures formelles de l'action pratique* » figure en appendice de la traduction française des *Studies* : *Recherches en ethnométhodologie*). Philippe Amiel note que les *Studies* font référence à Russel et Goodman.



en langue naturelle<sup>591</sup>. En développant son exemple de l'énoncé : « ici on parle français », dans lequel « ici » « *change à chaque occurrence du panonceau qui contient cette expression* », l'auteur fait en effet remarquer que cette dernière expression, destinée à apporter des précisions, est elle-même « *magnifiquement indexicale* » :

Quelqu'un qui comprendrait seulement « le sens des mots » sans avoir déjà vu un « tel » panonceau « là où on en trouve » [...], ou sans pouvoir imaginer (par analogie avec d'autres situations que l'énoncé évoque) la situation dont on parle, – celui-là (ou cet ordinateur-là) ne comprend pas le sens de cet énoncé métadescriptif, en tout cas pas suffisamment pour en organiser la reformulation dans une autre langue (ou avec d'autres mots dans la même langue) [p. 47].

On voit ici les perspectives nettement plus complexes que recouvre le concept d'*indexicalité*. Pour Bar Hillel, et les ethnométhodologues, après lui, cette caractéristique généralisée des expressions des langues naturelles n'est pas un défaut, mais en constitue une propriété. Bar Hillel a fondé sur cette propriété, sa position selon laquelle les projets de traduction automatique, développés aux Etats-Unis au cours des années 60, ne pourraient aboutir. Réduire les ambiguïtés nécessitant de faire appel à des éléments ne figurant pas dans les énoncés à traduire, ni dans la définition des mots proposée par les dictionnaires, mais dans le contexte [p. 46].

---

<sup>591</sup> La création, pour les besoins de la science, des langues artificielles permettant de dépasser les imprécisions des langues naturelles, est l'objectif poursuivi par les linguistes et les logiciens : « *Le qualificatif de "naturel" permet de distinguer un langage (entièrement autodescriptif, réflexif, circulaire) d'un langage "artificiel" (dans lequel il existe des "primitives" non descriptibles dans ce langage) ou "formel". La distinction naturel-artificiel ne pointe pas le fait que le langage aurait ou n'aurait pas été "inventé" par l'homme. En effet, il existe des langages intentionnellement inventés par l'homme et qui sont entièrement autodescriptifs (l'espéranto, le volapük, etc) et donc "naturels" » [Quettier, 2012, p. 136].*

### I.A.3. La réflexivité

#### 1) L'autoréférence

La réflexivité est une propriété de relation, qui lie un objet à lui-même. « *C'est une propriété formelle, indépendante du contenu de la relation* » [Amiel, 2004, p. 35]. L'exemple le plus familier est celui des verbes pronominaux *réfléchis*, qui indiquent une action sur soi-même. Dans le domaine de la logique mathématique, « *l'exemple typique de la réflexivité est celui des relations d'équivalence — et notamment la relation d'égalité —, dans laquelle l'équation  $a = a$  est vraie* ».

La réflexivité, ou circularité (cercle vicieux), est une « *faute de logique* » pour les logiciens, car elle interdit les calculs, elle est cependant une propriété constitutive du langage. Philippe Amiel indique deux « *figures majeures* » de la réflexivité [p. 37] : 1) *l'autoréférence*, qui est une « *propriété du lexique des langues naturelles* », chaque mot pouvant référer à ce dont on parle, et à lui-même en tant que mot<sup>592</sup> ; 2) *la définition linguistique*, les mots entretenant une relation réflexive avec le contenu de leur définition :

Si la circularité est un défaut logique qui bloque les calculs, il y a un domaine dans lequel la circularité n'est pas une erreur ou un défaut, mais une propriété constitutive, c'est le langage [...]. Une autre figure majeure de la circularité est la définition linguistique, dont le modèle le plus régulier est la définition du dictionnaire [...]. Une définition de mot est une périphrase faite de mots, un “synonyme composé”, pourrait-on dire, comme on parle d'un “mot composé”. Une périphrase faite de mots qui eux-mêmes sont régulièrement décrits à leur place dans le dictionnaire. Le dictionnaire organise ainsi un vaste circuit de relations entre les unités du lexique, qui boucle nécessairement sur lui-même. [p. 36-38].

---

<sup>592</sup> « *Les “entrées” du dictionnaire — les mots en gras qui servent de titre à l'article — ont exactement ce statut* ».

## 2) L'ouverture et la clôture du sens

Pierre Quettier fait appel aux notions d'« ouverture » et de « clôture » du sens pour définir les concepts d'*indexicalité* et de *réflexivité*. La notion d'« ouverture » renvoie au premier :

L'opération d'ouverture du sens se produit lorsque le récepteur (lecteur en l'occurrence) éprouve le besoin de rechercher des éléments d'information en-dehors d'un dispositif - morphologique, syntaxique ou sémantique – donné pour “faire sens” du contenu de ce dispositif lui-même [Quettier, 2012, p. 133]<sup>593</sup>.

La notion de « fermeture » renvoie, comme on va le voir, au concept de réflexivité :

La clôture du sens est opérée – à un niveau ou un autre – lorsque le récepteur estime disposer des éléments nécessaires à la compréhension du sens contenu dans le dispositif en question<sup>594</sup>.

Le sens étant irrémédiablement « ouvert », en raison des phénomènes d'*indexicalité*, les acteurs ne devraient pas pouvoir se comprendre. Or, c'est leur capacité à procéder à cette « clôture circonstancielle », qui rend possible la compréhension mutuelle :

[...] nous ne devrions pas, dans l'absolu, pouvoir nous comprendre. Fort heureusement, nous ne vivons pas dans l'absolu (i.e. hors contexte). Et, fort heureusement, dans le contexte particulier où nous nous situons à chaque instant opère également la seconde propriété de la langue, la propriété de « clôture » plus souvent invoquée par le terme de « réflexivité » [p. 138].

Au travers de l'exemple de phrase « ouverte » qu'il propose : « *La pomme est bonne* », Pierre Quettier indique que les éléments permettant de faire sens de cette phrase (dans le cadre de la lecture d'un texte), devraient être fournis par les phrases précédentes et suivantes : « *où il serait question de santé, d'un conte de belle au bois dormant ou de recette de cuisine* ». Grâce à son « action cognitive », le lecteur

<sup>593</sup> A l'inverse, la phrase « la deuxième lettre du mot pomme est un o » est close : « [...] nous dirions que cette phrase est “close” en ce que tout ce dont on a besoin pour la comprendre est contenu en elle-même. On peut d'ailleurs noter que cette même phrase est déjà complète (i.e. le sens de cette phrase était déjà “clos ”) avant même sa fin, le lecteur pouvant effectuer de lui-même la complétion “est un o” après avoir lu ou entendu la phrase jusqu'au mot “pomme” » [p. 133-134].

<sup>594</sup> « La notion de clôture du sens est très largement utilisée en littérature, en arts ou en philosophie. A l'exception de textes d'herméneutique, on la trouve rarement associée néanmoins à celle d'ouverture du sens » [p. 134].

décidera s'il dispose des éléments nécessaires pour attribuer un sens à cette phrase, ou s'il doit attendre la suite. Et dans le cas où il n'en disposerait pas, il pourra néanmoins prendre une décision : « *il décidera "qu'il n'a rien compris" ou que "tout ceci est idiot", histoire de clore in petto la séquence* » [p. 134].

### **3) La réflexivité et les phénomènes interprétatifs**

Comme indiqué plus haut, la relation d'un mot à lui-même ou de ce mot à sa définition, constituée d'un ensemble de mots, est réflexive. Les parties (les éléments de la définition) constituent le *tout*, et les parties n'ont de sens qu'au travers de leur relation au *tout* (la chose définie). Selon Pierre Quettier [p. 139], la définition est en quelque sorte une « tautologie étendue » : « *La relation du mot à lui-même, "une table est une table" est une tautologie et peut se développer en une définition (minimale) "une table est [composée de] quatre pieds et un plateau"* ». La signification des « pieds » et du « plateau » ne peut être déterminée sans la référence à la table. Ils ne sont « pied de table » et « plateau de table », qu'en tant que composantes de « la table ».

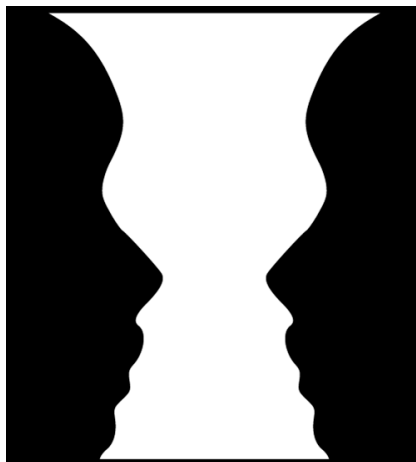
L'objet existe par le fait qu'il est perçu, et c'est cette perception qui articule les parties et le tout, pour constituer le sens de l'objet :

L'objet existe donc car la circulation du sens entre le tout et les parties de cet objet est opérée dans la perception/représentation - dans la « préhension sensible » - de l'observateur. Cette « saisie » se produit de manière instantanée dans l'acte même de connaître ; elle nous est « transparente ». Dans le regard que nous posons sur une table par exemple se produit l'opération réflexive susmentionnée de « constitution » de la table. Elle est trop rapide pour être remarquée [p. 139].

Pour prendre conscience de cette perception, il est nécessaire de faire appel à des procédés particuliers, comme celui que représente la figure ci-dessous, et qui permettent « *d'éprouver un peu ce moment en expérimentant à plusieurs reprises le basculement des opérations cognitives que produit ce type d'images bien connu* ».

Nous percevons les formes en même temps que nous « voyons » un objet particulier, c'est-à-dire que nous leur attribuons un sens. L'image trouble ce processus invisible,

en obligeant l'observateur à « voir » deux visages *ou* un vase, au travers d'une même perception des formes.



Et « voir », indique Pierre Quettier, en référence à Grégory Bateson<sup>595</sup>, consiste à effectuer une double différenciation. « Percevoir » consiste à capter des différences (la différence formée par un trait noir sur un fond blanc – un trait blanc, ne faisant pas différence, ne peut être perçu). « Voir » nécessite de réaliser une différence de différence [p. 141] :

[...] en organisant ces percepts dans une re-présentation mentale distincte (i.e. distinguée). A cette « distinction » nous attribuons un nom, un concept. Le jeu des illusions d'optique consiste justement à rendre « tangentes » ces opérations d'organisation perceptuelles et de désignation conceptuelles de manière à nous les rendre perceptibles par basculement aller-retour successifs.

Le nom attribué à la « chose » fera à son tour l'objet d'opérations interprétatives, permettant sa « com-préhension herméneutique »<sup>596</sup>. Les mots nommant la « chose », énoncés ou écrits, se verront attribuer un sens par l'auditeur ou le lecteur, grâce à l'« action cognitive » lui permettant de « clore » le sens (cf. ci-dessus).

C'est la réflexivité temporelle<sup>597</sup> qui permet de réaliser cette « clôture » :

Au quotidien, nous produisons des clôtures (« différences de différences de différences » comme le dit Bateson) circonstancielle adéquate à la

<sup>595</sup> [Bateson, 1996, p. 284-286].

<sup>596</sup> « L'attribution d'un nom à cette « différence de différences » constitue un objet de langage qui peut, à son tour faire l'objet de manipulations (agrégations/distinctions) similaires » [p. 141].

<sup>597</sup> Celle-ci se distingue de la réflexivité « instantanée », exposée plus haut : « C'est ainsi que de cette réflexivité « instantanée » de l'acte de préhension sensible, découle la réflexivité temporelle de la com-préhension herméneutique » [p. 141].

description (i.e. la re-présentation) et à la communication de descriptions du monde. Chaque phrase d'un roman prend sens à mesure que se complète la lecture des mots qui la compose. De même pour les paragraphes, pour les chapitres et pour le roman entier ».

Si l'indexicalité ouvre, « océanise », le sens à l'infini, la réflexivité, ou plus exactement : la « *propriété cognitive et linguistique de clôture réflexive* », permet de « fermer les "vannes" » [p. 141-142]. Les concepts d'indexicalité et de réflexivité sont donc indissociables. Ils le sont également, comme indiqué plus haut (cf. p. 565), par le fait que le caractère *indexical* du langage lie étroitement et *réflexivement* signification et contexte.

#### I.A.4. La connaissance de sens commun

La constitution du *sens commun* repose sur la réflexivité des pratiques d'action et de discours : « "Faire société" c'est procéder collectivement, à propos et de façon continue (on-going) aux "clôtures" réflexives nécessaires à la maintenance du sens commun. "Faire société" c'est présupposer que ce sens commun existe » [p. 144]<sup>598</sup>.

##### 1) La méthode documentaire d'interprétation

Dans les *Studies*, Garfinkel rapporte divers recherches [Garfinkel, 2007, p.149-185] mettant en évidence la *méthode* par laquelle les acteurs sociaux réalisent ces « clôtures », pour déterminer le sens d'un propos ou transformer les « apparences observables » en « comportement intelligible » :

Cette méthode est communément employée dans la vie courante dès lors qu'il est question de reconnaître ce dont une personne « est en train de parler », étant donné qu'elle n'exprime pas littéralement l'intégralité de ce qu'elle veut dire, ou de reconnaître des situations ou des objets familiers tels que le facteur, un geste amical, ou l'énoncé d'une promesse. Cette méthode est aussi employée

---

<sup>598</sup> Pierre Quettier définit ainsi la *réflexivité collaborative*. Celle-ci intervenant dans la « rémanence du sens commun » : « Il est indéniable que pour "faire société" au-delà de cette sphère interactionnelle, il est nécessaire que le sens commun puisse persister et se réifier en diverses instances de structuration (règles, coutumes, rites, etc.). [Les ethnométhodologues s'intéressent en particulier] à la manière dont les membres constituent, maintiennent, investissent, ré-investissent et, donc, respécifient en permanence ces formes de rémanence du sens commun » [p. 145, 146].

pour identifier le cours d'évènements qui ressortissent à l'analyse sociologique [p. 152]<sup>599</sup>.

Etudiant le travail d'enquêteurs au sein de différentes organisations, Garfinkel souhaite répondre à la question suivante :

Comment procède un enquêteur pour déterminer la « position » de la personne interviewée sur un sujet donné à partir des réponses fournies à un questionnaire ; pour rendre compte des « activités bureaucratiquement organisées » d'employés de bureau à partir d'entretiens menés avec eux ; pour définir les caractéristiques de la « délinquance et de la criminalité » sur la base des actes délictueux recensés par la police ? Quel est le travail par lequel l'enquêteur établit un lien de correspondance significatif entre le fait observé et le fait visé<sup>600</sup>, de telle sorte qu'il puisse raisonnablement considérer les apparences observables en tant que signes manifestes de l'événement qu'il entend étudier ? [p. 153].

Pour y répondre, Garfinkel précise qu'il est nécessaire d'étudier dans le détail le mode opératoire de la méthode documentaire. Cette « méthode documentaire d'interprétation », ainsi désignée par Mannheim<sup>601</sup>, consiste : « à voir dans une apparence donnée "l'illustration", "l'index", la "représentation" d'une structure sous-jacente dont l'existence est présupposée ». Il s'agit donc, pour l'acteur,

---

<sup>599</sup> Pour Garfinkel, la méthode est identique dans le cadre de la vie courante et dans les situations d'enquêtes, qu'il s'agisse des activités de personnes « réalisant une étude sur les structures sociales dans le cadre de la vie quotidienne » [p. 150], ou de celles des sociologues « de métier ». Au sein de ses écrits, les termes « enquête sociologique », « situation d'enquête » et « enquêteur » sont très fréquemment assortis de la mention : « profane ou professionnel(le) ». Garfinkel fait cependant référence ici aux travaux de chercheurs réputés : « les stratégies de gestion des impressions étudiées par Goffman, les crises d'identité analysées par Erikson, les types de conformité de Riesman, les systèmes de valeurs de Parsons, les pratiques magiques de Malinowski, l'approche statistique des interactions de Bale, les types de déviance de Merton, la structure latente des attitudes de Lazarsfeld, et les catégories socio-professionnelles du recensement aux Etats-Unis » [p. 152-153].

[<sup>600</sup>] Par exemple les opérations permettant de considérer les « réponses effectives des sujets sondés » en tant que « réponses aux questions posées ». Il s'agit de « décisions de procédure connues sous le terme "règles de codage" » [p. 177]. Voir à ce sujet, le compte-rendu des recherches menées par Garfinkel et ses collaborateurs [p. 74-83] au sein du service psychiatrique de l'UCLA (University of California – Los Angeles), portant sur les critères d'admission des patients et du choix de leur traitement. Après avoir réalisé un travail de codage, à partir des dossiers établis par le personnel de la clinique, les chercheurs ont examiné le travail de codage lui-même, pour répondre à la question suivante : « De quelles activités concrètes étaient constituées ces pratiques des codeurs qu'on appelle "suivre une instruction de codage" » [p. 77].

<sup>601</sup> [Mannheim, 1952].

d'incorporer : « *les apparences observées dans son savoir présupposé des structures sociales* » [p. 152 et 151].

Par ailleurs, le sens présent est construit à l'aide des informations qui précèdent, et des développements possibles supposés. Les informations suivantes permettront de clore les éléments de sens restés ouverts jusque-là. Cela en interaction réflexive avec « *le pattern de sens (la totalité signifiante "temporaire") pré-existant puis transformé par [les acteurs] à chaque étape du processus de construction du sens* » [Quettier, 2012, p 145]<sup>602</sup>. Comme indiqué plus haut, la « partie » est interprétée sur la base du « tout », et modifie ce « tout » en venant s'y incorporer. Le « tout », ainsi actualisé, sert alors de base à l'interprétation de la « partie » suivante, et ainsi de suite.

Pour mettre en évidence le mode opératoire de cette méthode, Garfinkel a réalisé une expérience célèbre [Garfinkel, 2007, p. 153-174], consistant à en « exagérer les traits caractéristiques ». Des étudiants, pensant être en communication avec un conseiller-expérimentateur chargé d'examiner leurs problèmes personnels, devaient formuler une série de questions susceptibles d'obtenir une réponse sous forme de « oui » ou « non ». Après avoir obtenu la réponse, ils devaient enregistrer leurs commentaires sur un magnétophone (sans que leur interlocuteur ne puisse l'entendre), puis poser la question suivante. En fait, les réponses étaient prévues à l'avance, selon une série aléatoire de « oui » et de « non » [p. 154]. Le sens exprimé par les réponses étant inexistant, le travail d'interprétation des étudiants était mis en évidence. Ceux-ci construisaient le sens (de « *ce que l'expérimentateur voulait dire et non ce qu'il avait dit* ») en fonction des questions et réponses antérieures, et en fonction de leur supposition que les réponses étaient effectivement des « *réponses aux questions posées* » [p. 166 ].

La méthode documentaire d'interprétation ne concerne pas seulement les situations d'action faisant intervenir des échanges verbaux (soit l'action de parler), mais aussi toute situation d'action impliquant des mouvements, des positionnements dans l'espace et des attitudes comportementales des participants<sup>603</sup> :

---

<sup>602</sup> Pierre Quettier fait ici référence à l'expérience relatée ci-dessous.

<sup>603</sup> Voir plus loin, le concept d'*account* (p. 587).



[...] non seulement le contexte de l'action influence le contenu présumé de l'action, mais [...] les actions contribuent au sens progressivement élaboré de la situation d'action elle-même. « L'action » et « le contexte » sont des éléments qui s'élaborent et se déterminent mutuellement dans une équation simultanée que les acteurs passent leur temps à résoudre afin de définir la nature des événements dans lesquels ils se trouvent [Heritage, 1991, p. 105]<sup>604</sup>

## 2) Les activités ordinaires et la connaissance de sens commun

Par le terme : « connaissance de sens commun des structures sociales », Garfinkel désigne « *les règles d'inférence et d'action socialement approuvées sur lesquelles les gens prennent appui pour accomplir leurs activités de la vie courante, attendant des autres qu'ils fassent de même* ». Cette connaissance concerne tous les domaines de la vie quotidienne :

Les faits-socialement-approuvés-de-la-vie-en-société-que-connaît-tout-membre-de-bonne-foi-de-la-société englobent des questions telles que la vie de famille ; le marché ; la répartition entre les membres des honneurs, des compétences, des responsabilités, de la bonne volonté, des revenus, des raisons d'agir ; la fréquence des problèmes, leurs causes et leurs remèdes ; la réalité des bonnes ou mauvaises intentions derrière les apparences [Heritage, 1991, p. 149].

La notion de connaissance de sens commun est fondée sur les travaux d'Alfred Schütz, travaux eux-mêmes développés sur les bases de la philosophie phénoménologique d'Edmund Husserl. Le projet husserlien consistait à élaborer une science du *monde de la vie (Lebenswelt)*<sup>605</sup>. Ce projet comporte [Amiel, 2004, p. 59-60] :

[...] l'urgence d'un réarrangement, d'une ressaisie, des rapports entre les sciences « objectivistes » et le monde naturel ; cette ressaisie passe par la

<sup>604</sup> L'auteur précise : « *Les "circonstances" d'une action ne peuvent donc pas être correctement analysées comme des données vaguement antérieures qu'elles "englobent". En tant que base, présomptives mais non figées, à partir desquelles les actions sont à la fois présumées et interprétées, les "circonstances" devraient, au contraire, être analysées comme les produits des actions qui les composent, produits qui se développent et se transforment* » [p. 104-105]. John Heritage inscrit ses propos dans son exposé de la « reconceptualisation de la théorie de l'action », que les résultats des recherches de Garfinkel impliquent [p. 104-110].

<sup>605</sup> Voir : « La phénoménologie et les sciences sociales » [Schütz, 2008, p. 169-193] ; et « L'importance de Husserl pour les sciences sociales » [Schütz, 2010, p. 139-154].

reprise à neuf du *Lebenswelt* comme thème<sup>606</sup> et comme ressource de la science : « *Ce qui urge avant tout ici, et dont on doit prendre la mesure, c'est la tâche de saisir correctement l'essence du monde de la vie, et c'est la méthode pour en traiter "scientifiquement" d'une façon qui lui soit appropriée, alors que toute scientificité "objective" doit demeurer hors de question*<sup>607</sup> ».

Ce projet a été développé par Schütz sur le plan théorique, et prolongé par Garfinkel en tant que programme empirique<sup>608</sup> :

Alfred Schütz<sup>609</sup> a permis à la sociologie d'analyser les opérations de la connaissance de sens commun des structures sociales, qui sous-tendent les activités courantes, les circonstances pratiques, les activités pratiques, et le raisonnement sociologique pratique. L'originalité de son œuvre est d'avoir montré que ces phénomènes ont des propriétés caractéristiques qui les spécifient, et que, de ce fait, ils constituent en eux-mêmes un domaine légitime d'investigation. Les écrits de Schütz nous ont offert quantité de recommandations pour étudier les circonstances et les pratiques des enquêtes sociologiques pratiques. [Les résultats des études réalisées par les

<sup>606</sup> Voir notamment *Krisis*, le §38, p. 163, intitulé ; « les deux façons fondamentales possibles de faire du monde de la vie un thème : l'attitude naïvement naturelle spontanée, et l'idée d'une attitude réflexive tenue jusqu'au bout, orientée sur le comment des modes de donnée subjectifs du monde de la vie et de ses objets » — Philippe Amiel réfère (p. 59) à l'ouvrage connu sous le nom de « *Krisis* » : *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale* [Husserl, 1976], traduction de l'ouvrage *Die Krisis...*, paru en 1954.

<sup>607</sup> *Ibid.*, p. 139.

<sup>608</sup> Cette dimension est considérée comme la principale innovation d'Harold Garfinkel : « *Son innovation centrale a été d'élaborer une description des propriétés du savoir de sens commun, des interprétations partagées et des actions sociales ordinaires, qui puisse être développée en programme cohérent de recherche empirique* » [Heritage, in Amiel, *Op. Cit.*, p. 23]. Michel Barthélémy et Louis Quéré [Barthélémy, Quéré, 2007, p. 21] précisent également à ce sujet : « *Il ne reprend pas [les concepts de Schütz] tels quels pour voir abstraitement comment s'ordonne le réel une fois analysé sous leurs auspices. Sa démarche consiste bien plus à les "empiriciser", c'est-à-dire à les traiter comme indiquant des phénomènes à retrouver, à observer et à décrire en tant que tels* ».

<sup>609</sup> Les auteurs mentionnent ici les trois premiers tomes des *Collected Papers*, publiés en 1962, 1964, 1966, qui regroupent la plupart des articles de Schütz (le quatrième a été publié en 1996). On trouvera des indications bibliographiques détaillées de l'œuvre de Schütz, dans le texte d'introduction de *Essais sur le monde ordinaire* [Schütz, 2010, p. 11-12 et p. 27], rédigé par Thierry Blin (également traducteur des textes présentés). Ainsi que dans *Le chercheur et le quotidien*, [Schütz, 2008, p. 277], recueil d'articles choisis par Kaj Noschis et Denys de Caprona, auteurs de la postface.

ethnométhodologues<sup>610</sup>] permettent de justifier empiriquement l'orientation de recherche qui différencie l'ethnométhodologie [Garfinkel et Sacks, 2007, p. 435].

### **I.A.5. Le monde de la vie**

Le *monde de la vie* est un monde « déjà-là », le monde partagé par tous : « naturel, non spécialisé, non scientifique » :

C'est dans ce monde [...] que la connaissance, en tant que connaissance pré-scientifique, joue un rôle permanent, avec les buts qui sont les siens et qu'elle atteint dans l'ensemble assez bien dans le sens où elle les vise, c'est-à-dire en règle générale en vue [...] de rendre possible la vie pratique [Husserl, 1954, p. 138]<sup>611</sup>.

Le savoir qui prévaut dans ce *monde* est : hétérogène, incomplet, approximatif et typifié. Il est également révisable selon les circonstances : « *Les méthodes de raisonnement de sens commun sont fondamentalement adaptées à la reconnaissance et à la compréhension des évènements-en-contexte* » [Heritage, 2004, p. 23].

#### **1) Un monde de l'action**

Cette connaissance non systématique et confuse est essentiellement tournée vers l'intérêt pratique du moment, le monde de la vie étant un monde dans lequel nous devons essentiellement agir [Schütz, 2010-a, p. 43-44] :

Seul existe notre intérêt pratique, tel qu'il survient dans une certaine situation de notre vie, et comme il sera modifié par le changement de situation qui est juste sur le point de se produire, qui constitue le principe pertinent pour la construction de la structure en perspective dans laquelle notre monde social nous apparaît dans la vie quotidienne.

[...] Dans cette vie quotidienne, l'être humain en bonne santé, adulte et complètement conscient (nous ne parlons pas des autres), a cette connaissance

<sup>610</sup> Les nombreuses études réalisées dans les années 60, ainsi que les publications relatives à ces travaux, sont mentionnés précédemment par les auteurs [p. 433-434]. John Heritage signale également des travaux postérieurs [Heritage, in Amiel, *Op. Cit.*, p. 25] : Wieder (1974), Atkinson (1978), Lynch (1985), Pollner (1987).

<sup>611</sup> Cité par Amiel [2004, p. 59].

[du monde social et du monde naturel], pour ainsi dire automatiquement à portée de main (*automatically at hand*). Sa réserve d'expériences [...] embrasse, dans un état non systématique et confus, les types les plus hétérogènes de connaissance. Les expériences claires et distinctes sont mélangées à de vagues conjectures ; suppositions et préjugés croisent les évidences bien établies ; motifs, moyens et fins, aussi bien que causes et effets sont enchaînés ensemble sans compréhension claire de leurs connexions réelles. Il existe partout des trous, des pauses, des discontinuités.

[...] D'autre part, ces expériences et règles nous suffisent pour la maîtrise de notre vie. Comme nous devons habituellement agir, et non pas réfléchir, pour répondre aux demandes du moment, nous ne sommes pas intéressés par la « quête de la certitude ».

## **2) Une connaissance routinisée**

Il s'agit d'une connaissance basée sur la reconduction routinisée des expériences antérieures qui se sont révélées satisfaisantes, et que Schütz compare au principe de la recette de cuisine :

Le livre de cuisine présente des recettes (*recipes*), des listes d'ingrédients, des formules pour les mélanger, et des indications pour réaliser ces recettes. C'est tout ce dont nous avons besoin pour préparer une tarte aux pommes, et également ce dont nous avons besoin pour nous occuper des questions routinières de notre vie quotidienne [p. 45].

La notion de « routine » n'est en rien péjorative. Elle n'exclue pas la capacité de faire appel à d'autres connaissances quand cela est nécessaire, mais les activités les plus ordinaires de la vie quotidienne ne l'exigent pas. Elles relèvent de « platitudes non questionnées » :

La plupart de nos activités quotidiennes, du lever au coucher, sont de ce type. Elles sont accomplies en suivant des recettes réduites à des habitudes automatiques, ou à des platitudes non questionnées. Ce type de connaissance est seulement concerné par la régularité des événements dans le monde externe, sans tenir compte de son origine. Du fait de cette régularité, on peut raisonnablement s'attendre à ce que le soleil se lève demain matin. Il est également habituel, et on peut donc, avec autant de bonnes raisons, s'attendre à

ce que le bus me conduise demain à mon bureau, si je choisis le bon bus et si je paie mon billet [p. 46].

### 3) Un système de connaissance basé sur les relations typiques

Le système de la connaissance de sens commun présente une cohérence spécifique, qui n'est pas « *celle des lois naturelles, mais celle des séquences et relations typiques* » [p. 45]. Alfred Schütz montre que la constitution de « types », qui fondent le concept d'« idéaltype » élaboré par Max Weber, est déjà présent dans l'appréhension « naturelle » du monde.

Pour chacun, un grand nombre d'individus ne sont pas appréhendés en tant que personnalités singulières, mais simplement au travers de leur fonction *typique*. De même, l'usage quotidien de multiples objets n'exige pas que l'on s'intéresse à leur fonctionnement : « [...] *si je ne suis pas guidé par un motif spécifique, je n'interroge pas l'histoire, la genèse et la construction de tous les outils, et de toutes les institutions, créées par l'activité d'autres personnes* » [p. 41] :

[...] il existe une échelle de relations systématisées que tout un chacun élabore avec ses semblables, en partant des relations avec des membres de sa famille proche, des relations avec des parents, des amis intimes, des individus qu'il connaît personnellement, des personnes qu'il a déjà rencontrées dans sa vie, en passant par les relations avec ces anonymes qui travaillent quelque part et d'une façon que l'on ne peut imaginer, mais avec ce résultat que la lettre qu'il dépose dans la boîte atteint son destinataire dans les temps, et que sa lampe s'allume lorsqu'il presse un bouton.

Le monde social, et les *alter ego* qui le composent, est donc arrangé dans de multiples degrés d'intimité et d'anonymat autour du soi (*self*) en tant que centre [p. 40].

Cette typification est constitutive de l'« attitude naturelle ». Les objets et événements n'apparaissent pas isolément, mais au sein d'un monde « organisé » :

Ce monde existait avant notre naissance, d'autres, nos prédécesseurs, y ont fait leurs expériences et l'ont interprétée comme un monde organisé [...]. Toute interprétation de ce monde est basé sur une réserve d'expériences préalables, les nôtres propres ou celles que nous ont transmises nos parents ou nos

professeurs ; ces expériences, sous forme de « connaissances disponibles », fonctionnent comme un schème de référence [Schütz, 2008-a, p. 12].

Les objets et événements du *monde de la vie* sont appréhendés selon différents degrés de singularité ou de généralisation, selon le « système de pertinence » impliqué :

Le monde, comme Husserl l'a montré, est d'emblée expérimenté par la pensée préscientifique dans la vie quotidienne sur le mode de la typicalité. Les objets uniques et les événements qui nous sont donnés sous leur aspect unique sont uniques dans un horizon familier typique et préconnu. Il y a des montagnes, des arbres, des animaux, des chiens — en particulier des setters irlandais et parmi eux mon setter irlandais à moi, Rover. Je peux regarder Rover soit comme un individu unique, mon ami et mon camarade de toujours, soit simplement comme un exemple typique de « setter irlandais », « chien », « mammifère », « animal », « organisme » ou « objet du monde extérieur ». Que je fasse l'un ou l'autre, cela dépend de mes intérêts actuels et du système de pertinences impliqué, en bref du « problème qui m'occupe » soit théoriquement soit pratiquement [...]. A son tour, ce « problème qui m'occupe » s'origine dans les circonstances où je me trouve à n'importe quel moment de ma vie quotidienne que je propose d'appeler ma situation biographique déterminée. Ainsi, la typification dépend du problème qui m'occupe pour la définition et la résolution duquel le type a été élaboré [Schütz, 2008-b, p. 79-80].

Garfinkel n'a pas repris explicitement le terme « typicalité » ou celui de « typification », et exprime ces caractéristiques au travers de la notion de « normalisation »<sup>612</sup>.

#### **4) Quelques précisions à propos du concept d'idéaltype de Max Weber**

La notion de typicalité, développée par Schütz s'inspire de celle d'« idéaltype » de Max Weber. Pour Weber, l'idéaltype est une construction de chercheurs, qui

---

<sup>612</sup> Le thème « *de la typification et de la normalisation en tant que caractéristiques du raisonnement et du jugement de sens commun* » constitue « *un élément fondamental de la réflexion de Garfinkel sur la "normalité perçue" comme caractéristique des objets et des événements culturels de même que dans ses travaux sur l'"accountability" ordinaire et sur la méthode documentaire* » [Heritage, 1991, p. 113]. – Voir également le concept d'*account*, ci-dessous, en particulier « *La mise en évidence des normes...* » (p. 591) ; et la méthode documentaire, plus haut (p. 572).

correspond à une rationalisation des comportements des acteurs sociaux. Il s'agit d'une utopie qui ne peut prétendre rendre compte des activités sociales dans la vie ordinaire, selon la définition donnée par Weber lui-même [Noschis, Caprona (de), in Schütz, 2008 (postface), p. 247] :

On obtient un idéaltype en accentuant unilatéralement un ou plusieurs points de vue et en enchaînant une multitude de phénomènes, donnés isolément, diffus et discrets, que l'on trouve tantôt en grand nombre, tantôt en petit nombre et par endroits pas du tout, qu'on ordonne selon le précédent point de vue choisi unilatéralement, pour former un tableau de pensée homogène. On ne trouvera nulle part empiriquement un pareil tableau dans sa pureté conceptuelle : il est une utopie.

[...] L'idéaltype est un tableau de pensée, il n'est pas la réalité historique ni surtout la réalité authentique, il sert encore moins de schéma dans lequel on pourrait ordonner la réalité à titre exemplaire. Il n'a d'autre signification que d'un concept limite purement idéal, auquel on mesure la réalité pour clarifier le contenu empirique de certains de ses éléments importants, et avec lequel on la compare [Weber, 1965, p. 180].

La notion d'idéaltype, en tant que méthode d'analyse, et la « typification » en tant que caractéristique de l'attitude naturelle, ne peuvent donc être confondues. Schütz s'est d'ailleurs employé (cf. ci-après), à distinguer les caractéristiques propres à l'attitude naturelle, et celle de la théorisation scientifique [Schütz, 2008-c].

##### **5) La rationalité selon l'attitude de la vie quotidienne et l'attitude de la théorisation scientifique**

Le *monde de la vie* se caractérise par une « rationalité » spécifique, incompatible avec les critères de rationalité retenus par les diverses définitions scientifiques. Le travail scientifique « *est effectué à un niveau d'interprétation et de compréhension différent des attitudes naïves d'orientation et d'interprétation propres à la vie quotidienne* » [Schütz, 2010-a, p. 39]. :

En tant qu'observateurs scientifiques du monde social, nous ne nous y intéressons pas pratiquement mais seulement cognitivement. Cela signifie que nous n'y agissons pas avec une pleine responsabilité quant aux conséquences, mais plutôt que nous l'envisageons avec la même impartialité que celle des médecins regardant leurs expériences [...]. Considéré purement en tant

qu'activité humaine, le travail scientifique se distingue simplement des autres activités humaines par le fait qu'il constitue l'archétype de l'interprétation rationnelle et de l'action rationnelle.

Dans notre vie quotidienne, nous agissons très rarement de façon rationnelle [selon les définitions scientifiques]. Nous n'interprétons pas même le monde social nous environnant dans une perspective rationnelle, sauf dans les circonstances spéciales qui nous contraignent à quitter l'attitude naïve dans laquelle nous vivons simplement nos vies [p. 39-40].

Dans le chapitre 8 des *Studies*, intitulé : « Les propriétés rationnelles des activités scientifiques et des activités ordinaires » [2007, p. 401-428], Garfinkel s'appuie sur les travaux de Schütz, pour affirmer [Jules-Rosette, 1986-b, p.81-82] :

[...] les rationalités scientifiques sont des expressions qui « *ne se manifestent comme des caractéristiques stables d'action, et comme des idéaux acceptables, que lorsqu'il s'agit d'actions déterminées par une attitude d'élaboration de théorie scientifique* »<sup>613</sup>. Utilisant le concept phénoménologique « d'attitude », ou les thèmes sous-jacents qui organisent les perceptions et les activités sociales, Garfinkel déclare que l'utilisation stricte de l'« attitude scientifique » idéalisée est en grande partie inapplicable aux interactions quotidiennes.

Il affirme également [p. 422] : « *Pour reconstruire le problème de la rationalité et le soumettre de nouveau à la recherche, il faut que les sociologues cessent de traiter les rationalités scientifiques comme une règle méthodologique pour interpréter les actions humaines* ».

Dans ce chapitre, Garfinkel développe les différentes significations du terme « rationalité » [p. 402-408], que Schütz a recensées, pour argumenter en faveur du projet de faire de la question de la rationalité, un problème d'enquête empirique :

[Les sociologues] en sont arrivés à considérer comme empiriquement dépourvues d'intérêt les propriétés rationnelles distinguées par leurs définitions, et cela parce qu'ils constatent que des actions stables, efficaces et persévérantes, continuent de se produire avec une fréquence écrasante, et que les structures sociales se maintiennent, en dépit de divergences évidentes entre les manières de procéder et les connaissances des personnes ordinaires et celles du savant idéal. Aussi préfèrent-ils désormais étudier les conditions de la non-rationalité dans les conduites humaines. Le résultat est que les actions

---

<sup>613</sup> [Garfinkel, 2007, p. 411].



rationnelles n'ont plus qu'un statut résiduel dans la plupart des théories en usage de l'action sociale [614].

[...] Il s'agit de faire a) des différentes propriétés rationnelles de la conduite, ainsi que b) des conditions d'un système social dans lequel se produisent différentes conduites rationnelles un problème d'enquête empirique [p. 402].

A propos de la recommandation que Garfinkel adresse aux sociologues, Philippe Amiel précise :

« Cesser de traiter les rationalités scientifiques comme des règles pour l'interprétation des actions humaines » ne signifie pas « cesser d'appliquer, dans le faire sociologique, les règles de pertinence scientifiques », mais cesser de confondre ces règles de pertinence avec celles qui gouvernent l'action humaine dans le monde ordinaire. Cette distinction est majeure pour l'étude des pratiques ordinaires qui ont cours en milieu professionnel — et *a fortiori* quand les professionnels du milieu sont des scientifiques [Amiel, 2004, p. 62].

L'auteur évoque les conséquences d'une mauvaise compréhension de cette recommandation, qui peut donner lieu à une interprétation « anti-scientifique et anti-rationaliste », justifiant des travaux se résumant à : « *Moi-même par moi-même en train d'agir à me regarder faire comme ceci — mais ça pourrait aussi bien être comme cela—, etc.* ».

---

<sup>614</sup> C'est en cela que Garfinkel s'éloigne des thèses de Talcott Parsons, qui, comme le souligne John Heritage [1991, p. 94], définit la rationalité de l'acteur à l'aide des critères du savoir scientifique : « Pour Parsons, la rationalité de l'acteur se détermine en évaluant dans quelle mesure ses actions reposent sur la mise en œuvre d'une base de savoir compatible avec le savoir scientifique (Parsons, 1937, p. 58). Si cette compatibilité est avérée, l'action sera jugée "intrinsèquement rationnelle" et l'explication de l'action donnée par l'acteur – quand elle concorde avec une explication scientifique – devra nécessairement être comptée comme scientifiquement appropriée. Dans la majorité des cas cependant, les explications des acteurs ne coïncideront pas avec des explications scientifiques. Parsons propose de ne pas en tenir compte. On avancera donc une explication scientifique des actions en termes de motivation par les normes et les valeurs intériorisées. C'est ainsi que se crée un gouffre radical entre les actions rationnelles dotées de leurs raisons propres, et les actions non rationnelles, dans lesquelles le raisonnement des acteurs est évincé en faveur d'explications basées sur les causalités normatives ».

### I.A.6. Les concepts d'*ad hocing* et d'*account*: la production et l'*observabilité* du caractère rationnel et naturel des activités sociales

On a vu que l'*attitude naturelle* de la vie quotidienne s'accommode de connaissances partielles, approximatives et intersubjectives<sup>615</sup>. Ces caractéristiques fondent la conception selon laquelle, au regard des critères scientifiques, les « règles de pertinence » qui prévalent dans le *monde de la vie*, ne sont pas rationnelles. Il est également fréquent, dans la vie ordinaire, que les raisonnements d'autrui soient considérés comme « subjectifs » ou « illogiques », et donc non rationnels, selon des critères dits « scientifiques », « objectifs », ou « de bon sens ».

Or, à ces définitions de la rationalité dans la vie quotidienne, considérées depuis l'« extérieur », l'ethnométhodologie oppose une vision de la rationalité en tant qu'accomplissement des acteurs sociaux, qui s'emploient à maintenir « *la cohérence, la normalité et le caractère raisonnable de leurs activités et circonstances quotidiennes* ». Les acteurs y parviennent au moyen d'un « *ensemble d'activités interprétatives d'approximation que Garfinkel appelle "pratiques ad hoc"* » [Heritage, 1991, p. 24].

Ces méthodes interprétatives, dont l'observation fonde le programme de recherche de l'ethnométhodologie, forment « *un ensemble complexe de méthodes tacites de raisonnement, qui sont socialement partagées* ». Elles servent non seulement à reconnaître les objets et événements, à comprendre leurs descriptions, mais aussi à produire le monde social :

[...] c'est sur elle qu'on s'appuie pour produire les aspects du monde social qui sont reconnaissables et descriptibles ou, pour utiliser le terme de Garfinkel : *accountable*. Le fait que le même ensemble de procédures de raisonnement soit employé à la fois pour reconnaître les événements sociaux et les produire est le fondement sur lequel les membres d'une culture peuvent vivre dans un monde social fondamentalement partagé. [p 24, 25].

Ce renversement de perspective, concernant la rationalité, constitue une « révolution copernicienne » [Amiel, 2004, p. 61] :

<sup>615</sup> Voir plus haut : « Le monde de la vie » (p. 577).

De « la » rationalité comme « qualité » (entendue au sens normatif) des comportements, on passe à l'idée que ce sont ces comportements qui sont autant de rationalités. Le mouvement de redéfinition garfinkélien s'achève par un renversement complet de perspective — et c'est la vraie « révolution copernicienne » que crée, à mon sens, l'ethnométhodologie : il n'y a pas de rationalité abstraite, unique, et extérieure aux phénomènes d'ordre qu'on constate dans le monde social (ordinaire) ; c'est l'accomplissement même de l'activité qui détermine les propriétés rationnelles des actions gouvernées par l'attitude naturelle. (On peut dire autrement : la rationalité est un *produit* de l'activité avant d'être une *caractéristique* obtenue, dans l'analyse « scientifique », par abstraction de l'action, de ses circonstances et de ses motifs.)

### 1) *Les pratiques ad hoc*

C'est au cours de l'étude mentionnée plus haut (cf. note n°600, p. 573), portant sur les critères d'admission des patients et du choix de leur traitement, réalisée au sein du service psychiatrique de l'UCLA (*University of California - Los Angeles*), que Garfinkel a élaboré la définition des « pratiques *ad hoc* ».

Deux étudiants en sociologie avaient été chargés d'examiner les dossiers des patients établis par le personnel du service, et de reporter les informations qui y figuraient sur une feuille de codage, élaborée pour les besoins de l'enquête. Au moment de procéder aux tests de fiabilité du travail de codage, les chercheurs se sont intéressés aux activités concrètes réalisées par les étudiants pour accomplir le codage :

Pour mieux savoir comment procédaient nos étudiants, nous avons traité le test de fiabilité comme une activité problématique en soi. Pour appréhender la « fiabilité » des résultats codés, nous nous sommes demandé comment les codeurs avaient concrètement soumis le contenu des dossiers à la juridiction des items de la feuille de codage. Par l'intermédiaire de quelles pratiques avaient-ils attribué au contenu des dossiers le statut de réponses aux questions des chercheurs. [Garfinkel, 2007, p. 77].

Les chercheurs ont observé que, pour attribuer ce statut aux dossiers, les codeurs faisaient appel à des considérations telles que : « “et cetera”, “à moins que”, “passons”, et “factum valet” (i.e. *une action normalement prohibée par une règle est considérée comme correcte une fois qu'elle est faite*) », que Garfinkel désigne

ainsi : « *Pour des raisons de commodité, permettez moi d'appeler cela des considérations "ad hoc" et de nommer "appropriation" (ad hocing) la pratique qui y correspond* » [p. 77-78].

Ces considérations sont le moyen par lequel les codeurs parvenaient à « décider » de la correspondance entre le contenu d'un dossier et la feuille de codage. Ils ne pouvaient comprendre les instructions de codage « *en tant que moyens d'analyse du contenu réel des dossiers* » qu'en faisant usage de ces « clauses » :

C'est en se servant de telles clauses qu'ils pouvaient voir dans le contenu des dossiers une description des événements fournis et formulés par la feuille de codage comme événement de l'arbre de traitement [le schéma représentant le parcours des patients] - [p. 79].

Explorant cette « nouvelle approche de la fiabilité des opérations de codage » pour établir le « *travail qui sous-tend le fait de reconnaître ou de soutenir que quelque chose a été fait suivant des règles – qu'une action a suivi des instructions ou qu'elle a été "guidée" par des instructions* » [p. 78], les chercheurs ont conclu que ce travail reposait sur l'usage de ces considérations *ad hoc* :

[...] les codeurs recourent à des considérations *ad hoc* et mettent en œuvre des pratiques d'appropriation *pour reconnaître ce dont parlent exactement les instructions de codage*. Ils recourent à des considérations *ad hoc* pour reconnaître les instructions de codage comme des « définitions opérationnelles » des catégories de codage. Les chercheurs trouvent dans ces considérations de quoi (raisons et méthodes) fonder la prétention qu'ils élèvent d'avoir codé en suivant des critères « nécessaires et suffisants » [p. 80].

La conception prédominante en sociologie est que les pratiques d'appropriation constituent des défauts, et doivent être réduites ou éliminées, grâce à la précision des instructions de codage. Cela revient, pour Garfinkel à « *vouloir enlever les murs d'un immeuble pour voir ce qui soutient le toit* » :

Il ressort de nos études que les considérations *ad hoc* constituent des traits essentiels des procédures de codage. Le chercheur ne peut pas s'en passer lorsqu'il a à déterminer si les instructions sont appropriées à la situation particulière et réelle à l'analyse de laquelle elles sont destinées [p. 79].

L'activité qui consiste à « suivre des instructions ou des règles » constitue en fait un travail d'interprétation réalisé par les chercheurs, et plus généralement par les acteurs

sociaux, au cours de l'accomplissement concret de leurs activités<sup>616</sup>. C'est par le biais de ces considérations *ad hoc* que la normalité et la rationalité des activités sociales est maintenue.

Ainsi, pour ce qui concerne la description sociologique de la clinique (ou de toute autre organisation étudiée), les résultats codés ne peuvent plus être considérés comme des « descriptions désintéressées d'évènements de la clinique ». Ils constituent tout au plus :

[...] une version persuasive du caractère socialement organisé des opérations de la clinique, qui est produite sans que l'on tienne compte de ce qu'est l'organisation réelle, peut-être indépendamment de ce qu'est l'ordre effectif, et même sans que le chercheur ait découvert cet ordre réel. [...] on peut prétendre que la description [faite par l'enquête] n'est qu'une manière appropriée, socialement inventée, persuasive, de parler de la clinique en tant qu'entreprise ordonnée, puisqu'« après tout », cette description a été produite par des « procédures scientifiques » [p. 81-82].

## 2) *Account, accountable et accountability*

Le concept d'*account* est certainement le plus caractéristique de l'éthnométhodologie, comme le souligne Philippe Amiel :

« *Account* » et ses dérivés, utilisés dans un texte de sociologie — en anglais comme en français —, appartiennent au jargon le plus caractéristique de l'éthnométhodologie. Leur présence étrange au milieu d'un texte en français indique immédiatement que l'on parle d'éthnométhodologie [Amiel, 2004, p. 32-33].

John Heritage avance que ce concept est au fondement de la conception éthnométhodologique de l'action sociale et de l'organisation sociale :

Les écrits théoriques de Garfinkel [...] appréhendent, en effet, les fondements de l'action sociale, de la compréhension intersubjective et de l'organisation sociale dans un unique phénomène central : le caractère méthodiquement observable, justifiable et descriptible de l'activité sociale ordinaire [Heritage, 1991, p. 122].

---

<sup>616</sup> Voir ci-dessous : « La mise en évidence des normes... », (p. 591).

**a) Un concept majeur mais relativement insaisissable**

De mon point de vue, il s'agit aussi, en raison de sa complexité et de sa profondeur, du concept le plus difficile à saisir. On peut comprendre que les définitions suivantes, données par Garfinkel et souvent citées, puissent résister aux efforts de compréhension, et demeurer longtemps tout aussi intrigantes qu'obstinément obscures. Le premier exemple figure à la première page du chapitre : « Qu'est-ce que l'ethnométhodologie » des *Studies*, et le second se trouve à la fin du chapitre : « Politique de recherche » [Garfinkel, 2007, p. 51 et p. 95] :

[...] les activités par lesquelles les membres organisent et gèrent les situations de leur vie courante sont identiques aux procédures utilisées pour rendre ces situations « descriptibles » (*accountable*). Le caractère « réflexif » et « incarné » des pratiques de description (*accounting practices*) et des descriptions constitue le cœur de cette approche.

Une autre ligne de conduite est de considérer toute situation sociale comme s'auto-organisant en considération du caractère intelligible de ses propres apparences, qu'il s'agisse de représentation ou de preuves-d'un-ordre-social.

Il est en effet difficile, plus encore que pour les autres concepts, d'en fournir une définition simple. A titre de « première approximation », Philippe Amiel propose celle-ci : « on peut dire que l'*account*, est le “produit” ou le “document” d'une activité quelconque productrice de sens » [p. 33].

Pour ma part, je proposerai de retenir que l'*account* est la forme sous laquelle se présentent les objets et les actions, au sein du *monde de la vie* (cf. ci-dessus, p. 577). Ceux-ci ne se présentent pas en tant que « matière organisée sous une certaine forme » ou « suite de mouvements gestuels », mais en tant qu'objets « signifiants » répondant à des usages particuliers, et en tant qu'actions « signifiantes » répondant à des buts, des intentions, des affects.

La question de la traduction en français ajoute à la difficulté d'appréhension du concept. Il est d'usage de ne pas traduire *account* et *accountability*, les équivalents en français ne permettant pas de rendre « la couverture et la structure sémantiques » des mots en anglais [Amiel, 2004, p. 32]. Les expressions originales sont en effet, le plus souvent, conservées aux côtés des expressions traduites, comme dans le premier exemple ci-dessus.

Les traducteurs des *Studies* [Barthélémy, Quéré, (dirs.)] en précisant leurs choix de traduction de ce concept, en donne la définition suivante [Garfinkel, 2007, p. 45-46] :

Nous avons traduit « *account* » soit par compte-rendu, soit par description. Par « *accountable* » Garfinkel entend observable et rapportable, ou visible et dicible, ou intelligible et racontable, explicable, justifiable. L'« *accountability* » comporte plusieurs aspects. A l'idée de rendre compte s'ajoutent celles de rendre des comptes et de répondre de ses actes et de son identité. Nous avons pensé qu'en français, les termes description, descriptible, descriptibilité pouvaient restituer ces différents sens, étant entendu, notamment, que pour que l'on puisse rendre compte de quelque chose, le rapporter, l'expliquer, le justifier, il faut que ce quelque chose soit, d'une manière ou d'une autre, disponible, c'est-à-dire observable, intelligible et dicible. Cette disponibilité procède elle-même d'une réalisation. C'est ce que souligne la problématique de l'« *accountability* ».

Cet exposé apporte un premier éclairage. Mais le fait que quelque chose soit « observable » évoque les activités d'observer et de décrire qui, au premier abord, apparaissent comme des activités « extérieures » à la chose observée. L'idée selon laquelle, le caractère *observable* et la *visibilité* de la chose seraient des réalisations des acteurs, demeure peu accessible. Le concept d'*account* recouvre en effet des notions beaucoup plus complexes, que celles d'observation et de description<sup>617</sup>.

#### **b) Reconnaissabilité et justifiabilité de l'action**

Les termes *account* et *accountable* ne réfèrent pas seulement aux notions de description et de compte rendu, ni à la seule existence de formes langagières :

[L'usage par Garfinkel] du terme « *accountable* », en tant que synonyme de « observable-racontable » [cf. Garfinkel, 2007, p. 51] signifie que son observation concerne la façon dont il est possible de comprendre tout cadre d'activité comme étant modelé dans et à travers le caractère progressif des actions qui le constituent, indépendamment du fait que ce modelage fasse ou non (ou même qu'il puisse faire) l'objet d'une formulation linguistique. Il n'est

<sup>617</sup> Bernard Conein [1993, p. 74-78] fait état de cette complexité, et expose, en particulier, les deux façons dont l'ethnométhodologie utilise la notion de description : « *pour élaborer une méthode rigoureuse pour analyser les phénomènes interactionnels et pour désigner les aptitudes descriptives et interprétatives de sens commun* » [p. 74]. La première correspond à l'approche de Sacks. La seconde correspond à « l'usage à l'usage garfinkélien d'*account* », usage selon lequel « *la description ne concerne plus la méthode d'analyse, mais la nature des phénomènes analysés* » [p. 76].

pas nécessaire que les actions sociales reçoivent le baptême du langage pour que leur intelligibilité et les éléments qu'elles impliquent soient à la disposition des participants [Heritage, 1991, p. 111].

L'auteur mentionne à ce sujet l'exemple bien connu de personnes « faisant la queue », qui illustre : « *la façon dont, par le simple fait de se placer dans une relation spatiale particulière les uns par rapport aux autres, un groupe d'individus, constitue, sans que rien ne soit dit, une institution sociale à petite échelle, et établit des ensembles d'attentes et d'obligations morales les un vis-à-vis des autres* ».

*Account* et *accountable* réfèrent aux notions de visibilité, de « reconnaissabilité » et « justifiabilité » [p. 105], c'est-à-dire à la manière dont les activités des acteurs sont rendues intelligibles, pour les participants ou les observateurs, et la manière dont chacun « donne à voir » à autrui, l'intelligibilité de ses actions. Ces concepts sont également en rapport avec les questions qui sont au centre des recherches de Garfinkel : celle des « normes sociales », et celle de la constitution et du maintien de l'« ordre social ». C'est en ce sens que John Heritage retient l'expression : « *accountability morale* »<sup>618</sup>.

Dans le cas de l'exemple proposé ci-dessus : chacun *voit* et *reconnaît*, dans cette disposition spatiale, le fait de « faire la queue », et prend la place qui convient, contribuant ainsi à constituer « la queue ». Chacun considère que « tout le monde peut voir » [p. 99], et que « tout le monde sait » comment se comporter dans la situation. Si quelqu'un ne répond pas à cette attente, il se verra reprocher son attitude, perçue comme traduisant des intentions sanctionnables.

Garfinkel s'est attaché, en particulier, aux questions suivantes : 1) Comment s'établit et se maintient cette intelligibilité mutuelle, question qui ne fait pas de difficulté pour les acteurs (et que les théories sociologiques de l'action ont négligée), et comment intervient leurs connaissances de sens commun ?; 2) A quelles conditions les événements sont-ils perçus comme étant « normaux » ? C'est ainsi qu'il a conçu une série d'expérimentations destinées à perturber le cours des actions (voir-ci-dessous),

---

<sup>618</sup> Voir en particulier : « Normes et actions : détermination normatives versus “accountability” morale » (p. 104-110).



afin de mettre en évidence, par contraste, les processus du maintien de la « normalité »<sup>619</sup>

A l'appui de ses recherches, Garfinkel prend le contre-pied des théories déterministes qui considèrent les normes comme un modèle d'action, « appliqué » par les acteurs dans les différentes situations concrètes qu'ils rencontrent. Il défend l'idée que le rôle des normes est d'une autre nature, celles-ci constituant une ressource pour la « reconnaissabilité » des actions et pour leur attribution d'une signification :

Contrairement au modèle d'action normativement déterministe [...] les recherches de Garfinkel suggèrent un nouveau mode d'analyse, fondé sur la notion d'observabilité et de justifiabilité normatives de l'action. De ce point de vue, les attentes normatives des acteurs ne sont pas considérées comme des éléments régulateurs, déterminant les actions [...] mais plutôt comme des éléments jouant un rôle constitutif dans la reconnaissance par les acteurs de ce en quoi consistent ces actions [Heritage, 1991, p. 106-107].

**c) Mise en évidence des normes et expériences déstabilisantes (*breaching*)**

Les objectifs assignés par Garfinkel, aux expériences de perturbation des actions, sont exprimés ainsi :

En ce qui concerne la méthode, je préfère commencer avec des scènes familières pour me demander ensuite comment on peut troubler cette familiarité. Tout ce qu'on devrait faire pour multiplier les traits de non-sens dans l'environnement perçu ; pour produire et maintenir la perplexité, la consternation et la confusion ; pour produire des affects socialement structurés tels que l'anxiété, la honte, la culpabilité ou l'indignation ; et pour désorganiser l'interaction : tout cela devait nous apprendre quelque chose sur la façon dont les structures des activités quotidiennes sont produites et soutenues de manière ordinaire et routinisée [Garfinkel, 2007, p. 100-101].

Ces expériences sont désignées par le terme « *breaching* » (du verbe « *breach* » : rompre, enfreindre, contrevenir) ; et par diverses expressions telles que : « perturber » ou « expériences déstabilisantes » [Heritage, 1991, p. 98-100] ; « provocation expérimentale » [Amiel, 2004, p. 68] ; « rupture de sens » [Quettier, 2010, p. 45], ou encore « rupture de routines » [Lapassade, 1992, p. 12].

---

<sup>619</sup> Cf. Garfinkel [2007, Chapitre II - p. 97-147].

Les premières expériences ont été réalisées dans des situations de jeux, permettant de conclure que les « règles de base » des jeux, servent de référence pour établir le sens des actions qui s’y déroulent. Heritage indique à ce propos [p. 98]<sup>620</sup> :

[...] dans un contexte de « confiance » dans lequel les joueurs considèrent les règles de base du jeu, prises comme allant de soi, comme une définition de la situation et de leurs relations avec les autres joueurs (Garfinkel, 1963, p. 193-194), « *les règles de base donnent au comportement le “sens” d’une action [...]. C’est en fonction de ces règles qu’un “sens subjectif est attaché” à un comportement* » (p. 195).

Les chercheurs intervenaient de façon incohérente, sans rien laisser paraître du fait que quelque chose d’inhabituel se produisait. Ces attitudes provoquaient des réactions, y compris lorsque ces actions n’avaient pas de conséquence sur le déroulement effectif de la partie [p. 103]<sup>621</sup>. Les joueurs s’efforçaient de « normaliser » les anomalies, en modifiant le cadre de compréhension de la situation, pour envisager qu’il s’agissait d’une plaisanterie ou d’un nouveau jeu [p. 99].

Garfinkel a ensuite poursuivi ses expériences déstabilisantes dans le cadre de situations de la vie quotidienne. Au cours de l’une d’elle bien connue, il avait donné la consigne à ses étudiants, de demander à leurs proches des précisions sur chaque détail des phrases prononcées à propos de sujets les plus anodins. L’échange était rapidement interrompu par des réactions de colère, l’attitude de l’étudiant étant perçue comme une provocation malveillante.

Comme le souligne John Heritage, les hypothèses de Garfinkel fondant ces expériences, s’appuyaient sur l’argumentation d’Alfred Schütz relative aux « attentes constitutives de la vie quotidienne ». En particulier celle de la « thèse générale de réciprocité des perspectives », selon laquelle les acteurs considèrent mutuellement leurs expériences comme « identiques à toutes fins pratiques », malgré toutes les différences que celles-ci comportent » [Heritage, 1991, p. 99]<sup>622</sup>. En déstabilisant ces présuppositions de réciprocité, les expériences ont montré que :

<sup>620</sup> Heritage fait référence à l’article de Garfinkel [1963], connu sous le nom de « *Trust Article* », qui constitue la première publication du mot « ethnométhodologie » [Widmer, 1986, p. 92].

<sup>621</sup> Le fait d’intervertir deux pions de même valeur, au cours d’un jeu d’échec, suscitait des questions quant aux « *obscures motifs* » des expérimentateurs (Garfinkel, 1963, p. 199).

<sup>622</sup> Cf. Schütz [2008-a, p. 17].

la « normalité perçue » des évènements a été rendue sérieusement problématique [...] en sapant « *un ensemble de présuppositions “plus fondamentales” en fonction desquelles les acteurs appréhendent les occurrences de comportement comme des cas d’actions voulues que, selon ce qu’en suppose un membre du groupe, “tout le monde peut voir”* » (Garfinkel, 1963, p. 198).

Garfinkel a donc considéré que les actions (en tant qu’« évènements perçus ») comportaient une « structure constitutive », celle-ci étant visible (« vue sans être remarquée ») dans l’organisation de l’action elle-même. Pour analyser cette organisation, il pouvait donc concevoir une approche fondée sur : « *les bases procédurales par lesquelles elles sont produites et comprises – sur la façon dont les actions elles-mêmes trahissent leur propre analysabilité* » [Heritage, p. 100].

En mettant en œuvre diverses recherches portant sur l’« analysabilité de l’action »<sup>623</sup>, Garfinkel a mis en évidence le fait que les acteurs faisaient appel à un « savoir d’arrière-plan » sensé être connu en commun<sup>624</sup>, et que la « *suppression d’un ensemble de suppositions contextuelles avait radicalement altéré la façon dont les évènements étaient perçus et rapportés* ».

#### **d) En résumé**

Fondée sur l’ensemble de ces travaux, la théorie de l’action, défendue par Garfinkel, avance que :

« [...] la motivation des acteurs et les autres facteurs “subjectifs” que l’on a coutume de situer derrière l’action sont à la portée des acteurs grâce à la

---

<sup>623</sup> Il s’agit : 1) des recherches évoquées plus haut (cf. p. 585), effectuées dans le cadre d’une étude sur le parcours des patients d’une clinique psychiatrique, et portant sur les opérations de codage réalisées par les chercheurs, à partir des dossiers des patients [Garfinkel, 2007, p. 74-83] ; 2) de l’expérience du « conseil » réalisé avec des étudiants, et mettant en lumière la « méthode documentaire d’interprétation » [p.149-185] - (cf. plus haut, p. 572) ; 3) de diverses expériences, relatées dans le chapitre 2 des *Studies* [p. 97-147], dont celles réalisées par les étudiants au sein de leur famille (en se comportant comme des étrangers), ou celle consistant à demander à des étudiants de médecine d’évaluer la prestation d’un candidat, durant son entretien de sélection, à l’aide de l’enregistrement d’un entretien truqué (on affirmait que le candidat avait été admis à la faculté de médecine, alors que celui-ci se comportait de manière inappropriée et accumulait les erreurs grossières).

<sup>624</sup> Voir « Le monde de la vie » [Schütz] et la notion de « connaissances typifiées » (ci-dessus, p. 579) ; et le concept d’*allant de soi*, (p. 596) ; voir également [Garfinkel, 2007, p. 122-123, et Chap. VIII, p. 401-428].

combinaison du savoir contextuel et de leur appréhension tacite de la structure procédurale de leurs propres activités » [Heritage, 1991, p. 100].

L'analysabilité de l'action repose, fondamentalement, sur un phénomène de « confiance procédurale » :

Les participants abordent toute situation d'action à partir d'un ensemble de procédures interprétatives qu'ils vont utiliser, de manière largement non-consciente, pour concéder un sens spécifique à des actions sociales données [p. 103-104].

Ces procédures interprétatives permettent de maintenir l'intelligibilité et la normalité des actions. Celles-ci se trouvent classées, soit dans la catégorie des actions « normales », qui n'appellent pas de commentaire, soit dans la catégorie des actions « déviantes ». Dans ce cas l'action donnera lieu à des procédés interprétatifs – de « second degré » [p. 108] – destinés à déterminer la nature des intentions de leurs auteurs (jugées négatives, le plus souvent). L'intelligibilité de l'action sera donc également maintenue dans cette seconde hypothèse.

Pour ce qui concerne les actions les plus aberrantes, s'il n'existe pas de possibilité de les intégrer dans une nouvelle définition de la situation (il s'agit d'une farce, par exemple), elles prendront place dans la catégorie « résiduelle » réservée aux actions « insensées », de sorte que, grâce à l'ensemble de ces procédures interprétatives, aucune action ne se trouve « inclassable » [p. 104]<sup>625</sup>.

#### **e) Un exemple pour conclure: la leçon dans une classe**

L'exemple qui me semble éclairant, pour illustrer la relation existant entre « normes » et « intelligibilité des actions », exprimée par le concept d'*accountability*, est celui de la « leçon dans la classe ». Exemple que choisit John Heritage [*Ibid.*, p. 106-108] pour développer l'affirmation, citée plus haut (cf. p. 591), selon laquelle les attentes normatives des acteurs sont considérées « *comme des éléments jouant un rôle constitutif dans la reconnaissance par les acteurs de ce en quoi consistent ces actions* » [p. 107].

---

<sup>625</sup> On a vu, plus haut (cf. p. 569) que dans le cas où l'on ne dispose pas d'éléments satisfaisants, permettant d'attribuer un sens aux propos énoncés, il est toujours possible de décider : « *que l'on a rien compris, ou que tout ceci est idiot* » [Quettier, 2012, p. 134].

Comment se fait-il, en effet, que des séquences d'actions n'apparaissent pas comme de simples « successions temporelles d'actions », désordonnées et sans rapport les unes avec les autres, mais au contraire comme constituant une situation (dotée d'un ordre) reconnaissable ? Les « successions temporelles d'action » sont, justement :

[...] comprises et dépeintes comme liées les unes aux autres en fonction, principalement, de systèmes d'attentes normatives. C'est par ce biais qu'une séquence d'actions – telle une série de questions et de réponses – peut devenir « observable-rapportable » ou « explicable » comme une leçon dans une classe.

Mais, pour que la leçon soit observable et rapportable, il faut que les participants produisent les « actions constituantes d'une leçon », selon des « arrangements ou séquences » correspondant à un modèle particulier, connu en commun, et définissant « ce en quoi une leçon consiste ». Les actions sont donc envisagées, non pas en tant que « cas d'application » des normes, comme on l'a vu, mais en tant que « mise en acte » des attentes normatives<sup>626</sup>. C'est cette « mise en acte » au cours de chaque occasion particulière, à l'image d'une « mise en forme » ou d'une « mise en scène », qui *produit* les actions en tant qu'actions intelligibles et reconnaissables :

La « situation d'action » – la leçon – est donc davantage perçue comme la présupposition, le projet et le produit de ses propres actions constituantes.

### **I.A.7. Les concepts de *membre* et d'*allant de soi***

#### **1) Etre membre ou l'appartenance sociale**

La notion de membre est étroitement liée à celle d'appartenance sociale et à celle d'*allant de soi*<sup>627</sup> :

La notion d'appartenance sociale apparaît comme tout à fait fondamentale en ethnométhodologie ; car cette discipline fait de l'appartenance sociale à un groupe une condition normalement préalable à toute activité d'analyse et de

<sup>626</sup> A l'appui de son exposé des arguments réfutant cette conception de la relation entre normes et actions, négligeant les capacités interprétatives des acteurs, John Heritage [p. 106] fait référence au théoricien du droit Herbert L. A. Hart : « *Nous ne rencontrons pas de situations particulières déjà distinctes les unes des autres et étiquetées comme des cas de la règle générale, règle dont nous cherchons à comprendre l'application ; de même que cette règle ne peut pas s'avancer pour revendiquer ses propres cas* (Hart, 1961, p. 123) » [*The Concept of Law*, Oxford : Oxford University Press].

<sup>627</sup> Voir le concept d'*allant de soi*, ci-dessous (p. 595).

description des activités sociales de ce groupe. [Une des] implications de cette exigence [...] est celle qui fait référence aux « allants de soi ». Si l'on ne connaît pas les « allants de soi » du groupe, on ne comprend pas vraiment ce qui se dit dans le groupe. Etre membre du groupe, c'est avoir par contre donc l'occasion d'apprendre les « allants de soi du groupe », l'accountability du groupe. [Lecerf, 1986-b, p. 173].

Dans le vocabulaire ethnométhodologique, la notion de *membre* n'est pas équivalente à celle de « membre de la société ». Elle réfère à une « posture », une vision du monde, qui est celle des individus dans l'« attitude naturelle » de la vie ordinaire [Schütz]<sup>628</sup>. Le concept de *membre* réfère également au partage du sens commun, construit, comme on l'a vu précédemment, sur la bases de procédures essentiellement tacites, non formulées et non formulables, triviales (*allant de soi*). « Etre *membre* » c'est contribuer à créer le sens, c'est être le « lieu du sens » et son « garant » :

Seul le sujet peut-être lieu du sens. Les choses n'ont pas de sens en soi, les mots n'ont pas de signification en eux-mêmes, c'est l'individu qui lui donne un sens. Mais le fait qu'on donne du sens aux choses ou aux mots n'implique pas que cette création de sens se fasse n'importe comment, sans aucune règle. L'individu, en effet, n'est pas tout seul. Le phénomène de création du sens [...] doit se comprendre comme une fonction d'interaction entre les membres d'un même groupe.

A partir du problème du sens, on pose donc un nouvel axiome, celui de l'existence de membres comme garant de l'existence du sens. En effet, le sens n'est pas premier puisqu'il est créé. Le membre est à la fois celui qui crée le sens et qui peut comprendre quel sens un autre membre donne à la chose. La notion de compétence unique est la seule garantie de la bonne compréhension du sens [Lecerf et Loubière, 2008, p. 17].

## 2) *Compétence unique et allant de soi*

Contrairement aux théories qui ont élaboré des « modèles de l'homme », leur permettant de traiter « *comme épiphénomènes les jugements mettant en œuvre les*

---

<sup>628</sup> « Ce qui nous est donné comme ne faisant pas question doit, dans une première approximation, être désigné comme ce que nous prenons pour allant de soi du fait de son caractère familier ; il s'agit de la forme de compréhension du monde, et de nous-mêmes, que nous adoptons dans l'attitude naturelle » [Schütz, 2010-c, p. 114].

*rationalités de sens commun* », faisant ainsi du membre de la société, un « idiot culturel » (*cultural dope*)<sup>629</sup>, l'ethnométhodologie conçoit la qualité de *membre* comme une compétence :

La compétence unique (*unique adequacy*) est la faculté, qui constitue le membre en tant que membre, d'être « en phase », « sur la même longueur d'onde », « raccord » avec les autres membres du village. C'est-à-dire la faculté de partager les « allant-de-soi », les « cadres primaires » du village [Amiel, 2004, p. 65-66]<sup>630</sup>.

Cette compétence concerne la maîtrise du langage naturel<sup>631</sup> ; la capacité à « *nager dans la même eaux d'indexicalité que les autres membres du village* » [Ibid. p. 65] ; la maîtrise des attentes normatives relatives aux situations qui se présentent<sup>632</sup> ; et la maîtrise des connaissances d'arrière plan, sur lesquelles s'appuie l'attribution d'un sens aux propos et aux actions :

Dans la gestion des affaires de sa vie quotidienne, la personne [...] fait sens des événements en se servant d'un arrière-plan présupposé de « faits naturels de la vie » ; de son point de vue « n'importe lequel d'entre nous » doit connaître cet arrière-plan et y ajouter foi. L'usage de tels faits naturels de la vie conditionne l'appartenance authentique au groupe. La personne suppose que les autres utilisent un tel arrière-plan comme elle le fait, à la façon de « règles de codage » moralement obligatoire. C'est dans les termes de ces règles qu'elle se prononce sur le caractère correct ou pas de la correspondance entre l'apparence réelle d'un objet et l'objet-visé-qui-apparaît-d'une-façon-particulière [Garfinkel, 2007, p. 418]<sup>633</sup>.

C'est cette maîtrise, partagée et exigée, qui constitue donc le *membre*. Le caractère tacite de cette connaissance (qui « va sans dire » et qu'il est mal venu de questionner)

<sup>629</sup> Voir Garfinkel [2007, p. 137] ; et Ruwen Ogien, « L'idiot de Garfinkel », [Ogien, 2001].

<sup>630</sup> Concernant l'expression « village », Philippe Amiel précise [p. 68] qu'elle n'est pas utilisée par Garfinkel, ni, à sa connaissance, par aucun ethnométhodologue de langue anglaise. Elle semble être issue du vocabulaire de l'équipe d'ethnométhodologues (constituée autour d'Yves Lecerf) des universités de Paris-VII et Paris-VIII.

<sup>631</sup> « *La notion de "membre" est au cœur du problème. Nous n'utilisons pas ce terme pour référer à une personne, mais pour désigner la maîtrise du langage naturel [...]* » [Garfinkel et Sacks, 2007, p. 436].

<sup>632</sup> Voir : « Account, accountable et accountability » (p. 587) ; et en particulier : « Reconnaissabilité et justifiabilité de l'action » (p. 589).

<sup>633</sup> Voir ci-dessus : (note n°624, p. 593).

rend l'usage des éléments d'arrière-plan, invisible ou « vu et non remarqué » ou encore « non intéressant » :

[...] dans n'importe quelle situation de la vie sociale, la saisie du sens de ce qui est dit ou fait requiert des participants qu'ils s'appuient sur ce qui n'est pas formulé pour l'établir à toutes fins pratiques. Il s'agit d'un phénomène observable et descriptible qui fait un avec le caractère intelligible et ordonné des actions et des structures sociales. Cependant ce phénomène présente la particularité d'échapper en tant que tel à toutes les analyses menées jusqu'ici pour les appréhender. Ce n'est pas qu'il obéirait par essence à une logique de dissimulation qui lui permettrait d'échapper aux investigations. Au contraire, c'est son caractère familier, inévitable, omniprésent, nécessaire, évident, naturel, qui le fait échapper à l'attention de tous, même si tout le monde table nécessairement sur lui pour mener à bien ses activités courantes, ordinaires ou professionnelles [Berthelémy, Quéré, 2007, p. 22-23].

Dans son usage courant, y compris dans les écrits sociologiques, l'expression « allant de soi » est synonyme d'« évidence ». Or, l'évidence appartient au domaine explicite, tandis que la notion d'*allant de soi* est beaucoup plus complexe et fait référence aux éléments tacites, non formulables :

Comme on peut le montrer, [le membre de la société] réagit à cet arrière-plan, tout en étant tout à fait incapable de nous dire précisément en quoi ces attentes consistent. Si on l'interroge à leur propos il a peu, sinon rien, à en dire.

Pour que ces attentes d'arrière-plan apparaissent, il faut soit être étranger au caractère habituel des scènes de la vie courante, soit s'en détacher. Comme Alfred Schütz l'avait noté, un « motif spécial » est requis pour les rendre problématiques [Garfinkel, 2007, p. 99].

Pour ce qui concerne les significations du langage courant par exemple, et comme on l'a vu dans les travaux présentés dans la thèse, rien ne permet de questionner le sens des expressions courantes – c'est-à-dire de questionner la relation existant entre la « chose » nommée et sa signification, ou encore la relation entre la « chose » et le contexte dans lequel celle-ci apparaît ; et cela pas davantage dans le cadre des travaux de recherches que dans le cadre des activités ordinaires. En effet, au sein d'un contexte particulier, les mots désignent « cette chose-là dans ce contexte-là » et donc, pour qui partage le *sens commun*, les mots « disent ce qu'ils veulent dire » et c'est ainsi que « tout le monde les comprend ».



*Allant de soi* est la traduction de « *taken for granted* » (« pris pour allant de soi »). Pour Alfred Schütz [2010-b, p. 79], le *monde pris pour allant de soi* est le « champ du monde » non questionné<sup>634</sup>. Il introduit cette notion dans le cadre de ses travaux portant sur le concept d'action, en particulier sur la notion de « projection de l'action » :

Le terme « action » désignera la conduite humaine, comprise comme un processus, qui est imaginé par l'acteur par avance, ce qui signifie qu'elle se fonde sur un projet préconçu. Le terme « acte » désignera le résultat de ce processus, c'est-à-dire l'action accomplie [p. 69]<sup>635</sup>.

La possibilité d'une projection de l'action repose sur l'acquis d'expériences antérieures dont la faisabilité, dans des situations « *typiquement* similaires », a été garantie jusqu'ici. Se pose donc la question suivante : « Quels sont ces éléments de la situation avec lesquels l'action projetée doit demeurer cohérente et compatible, pour qu'on s'attende à ce qu'elle soit réalisable, et qu'est-ce qui fonde leur typicalité ? » [p. 78-79].

L'hypothèse de la faisabilité des actions projetées est fondée sur une série d'expériences « acceptée comme donnée sans que cela fasse question » :

La première série [<sup>636</sup>] se compose des expériences de l'acteur, et des opinions, croyances, hypothèses, s'appliquant au monde physique et social, qu'il prend pour allant de soi au moment de sa projection. Cette série d'expériences à jusqu'à présent résisté à l'épreuve, et est donc acceptée comme donnée sans que cela fasse question, bien que ce ne soit le cas que « jusqu'à nouvel ordre ». [...] elles ne sont mises en question que si une nouvelle expérience, qui ne peut être rapportée au schème de référence jusqu'à présent non questionné, apparaît [p. 79].

Par ailleurs, la connaissance *typique* et *allant de soi* comporte une « structure fortement socialisée » :

[...] toute connaissance prise pour allant de soi comporte une structure fortement socialisée, c'est-à-dire qu'elle est supposée être prise pour allant de

---

<sup>634</sup> Voir la définition donnée ci-dessus (note n°628, p. 596).

<sup>635</sup> Schütz traite de la « structure temporelle du projet » et des « motifs » de l'action. Il distingue « motif en-vue-de » et « motif parce-que » [p. 71-77].

<sup>636</sup> La seconde série d'expériences concerne la « situation biographiquement déterminée » de l'acteur [p. 82].

soi mon seulement par *moi*, mais par *nous*, par « tout le monde » (en réalité « par toute personne qui est des nôtres »).

[...] La typicalité et le caractère objectif de nos expériences, et de nos croyances non questionnées, fonctionnent également dans le domaine des relations de causalité et de finalité, de moyens et de fins, et donc, de la faisabilité des actions humaines (les nôtres et celles de nos semblables), dans le champ des choses prises pour allant de soi. Pour cette raison se présente une chance objective, prise pour allant de soi, que les actions futures typiquement similaires à celles qui se sont avérées réalisables dans le passé le seront également dans le futur [p. 80-81].

### 3) Le chercheur et la posture de membre

C'est en considération de son usage du langage naturel<sup>637</sup> et du partage des attentes d'arrière-plan, relatives aux situations courantes, que du point de vue ethnométhodologique, le chercheur occupe la même posture que les autres *membres* de la société. Et c'est en cela que, sauf à recourir à des dispositifs particuliers lui permettant de se « détacher » du *sens commun*, le chercheur n'est pas en mesure de rendre problématique les significations *allant de soi* :

Il en va pour [les chercheurs] exactement comme dans le sens commun, un ensemble de considérations restent en dehors de l'examen : les propriétés d'arrière-plan des scènes quotidiennes en tant qu'elles sont attendues, standardisée et standardisantes, « vues sans qu'on y prête attention » (*seen but unnoticed*) [Garfinkel, 2007, p. 99].

Cependant, c'est sa maîtrise du *sens commun* qui permet au chercheur de comprendre le sens des activités qu'il observe et des propos qu'il entend. Lorsqu'il s'intéresse à des groupes ou des organisations inconnues, il pourra remarquer des pratiques « bizarres », qui sont invisibles pour leurs *membres*. Mais, pour saisir certaines des conduites qui « ne font sens que pour les membres », il devra s'employer à devenir, lui-même, *membre* du groupe étudié [Amiel, 2004, p. 66] :

---

<sup>637</sup> « Les individus – qu'ils soient profanes ou professionnels – utilisent le langage naturel pour faire de la sociologie ; ils s'en servent comme contexte, ressource, thème de leurs enquêtes. Ce fait fournit leurs circonstances, leurs thèmes et leurs ressources à la technologie de ces enquêtes et au raisonnement sociologique pratique de ceux qui les mènent. Cette réflexivité, les sociologues la rencontrent dans les occasions réelles de leurs recherches comme propriétés indexicales du langage naturel » [Garfinkel et Sacks, p. 429].

L'acquisition de la « compétence unique » n'est pas une simple affaire de « tolérance », « d'ouverture d'esprit », bien que le fait de manquer de ces qualités puisse interdire cette acquisition. Le point n'est pas « d'accepter » des usages tiers mais de pouvoir les identifier comme faisant sens. Pour observer les membres, il faut être membre<sup>638</sup>.

Pour remplir à la fois cette condition et celle d'être en capacité de se « détacher » du *sens commun*, le chercheur doit donc adopter une posture à « double étage » : celle de *membre* et celle d'*indifférence ethnométhodologique*.

### I.A.8. L'*indifférence ethnométhodologique*

La définition de l'indifférence ethnométhodologique est donnée par Garfinkel et Sacks dans leur article de 1970 [cf. 2007, p. 441] :

L'approche ethnométhodologique [...] s'efforce d'analyser les descriptions des structures formelles faites par les membres, quels qu'en soient les circonstances ou les auteurs, sans s'occuper de leur exactitude, de leur valeur, de leur importance, de leur nécessité, de leur nature pratique, de leur succès ou de leurs conséquences. Nous nommons cette attitude de recherche : « indifférence ethnométhodologique ».

Pour Yves Lecerf, il s'agit d'un refus de porter des jugements, justifié par le caractère déconstruit<sup>639</sup> « de l'univers mental de référence dans lequel se meut la pensée ethnométhodologique » [Lecerf, 1986-a, p. 46] :

La logique d'un univers de pensée à ce point déconstruit ne permet de se prononcer en rien (ni pour, ni contre) sur les systèmes de valeurs ordinaires et les finalités ordinaires des personnes humaines ordinaires (qui sont habituellement pensées dans une optique de permanence des choses), sauf à dire que ces personnes en prennent la responsabilité.

<sup>638</sup> « Cette compétence de membre, qui s'acquiert par l'expérience du terrain des membres, peut être plus ou moins longue à obtenir. Le "virus ethnométhodologique", en raison de la "conversion du regard" qu'il détermine et des modifications posturales qui s'ensuivent, est un formidable accélérateur. La pratique conséquente de l'ethnométhodologie développe une méta-compétence à être rapidement membre de villages très variés, au niveau de performance requis pour les intérêts pratiques que l'on peut avoir à cela » [p. 67-68].

<sup>639</sup> « Du fait des incertitudes introduites par le caractère irrémédiable des indexicalités, une chose quelconque ne peut pas y être tenue pour identique en permanence à elle-même, et aucun système de valeur humain ne peut donc y être considéré comme identique en permanence à lui-même ».

Comme indiqué précédemment (cf. p. 600), le chercheur ethnométhodologue doit s'efforcer d'être *membre* du groupe social qu'il étudie. L'*indifférence* est donc une attitude qu'il adopte secondairement, afin de se distancier du point de vue porté *depuis* la précédente. Ces deux postures ne sont pas contradictoires mais interdépendantes.

Yves Lecerf distingue trois rôles occupés par le « sujet observant » [Lecerf, 1986-b, p. 184-185] :

a) Par l'appartenance sociale, il s'identifie au groupe observé, il est un membre du groupe ; b) Par le « je », c'est-à-dire par l'expression à la première personne du singulier de son vécu, il s'explicité lui-même comme observateur, présent sur les lieux de l'action sociale ; c) Mais un troisième rôle est tenu par lui comme organisateur fixant les procédures d'induction (cf. I,7 et II, 4)<sup>640</sup>.

En tant que membre du groupe étudié (rôle a) ou en tant que sujet observant (rôle b), l'observateur doit être aussi participant que possible, perméable à toutes les sensations qui se présentent.

[...] Mais en tant qu'organisateur par contre des conditions de l'expérience, l'observateur doit mettre en œuvre une logique aussi froide que possible. Pour évaluer par exemple la réalité de sa qualité de membre [...].

La posture d'*indifférence* n'est donc pas un interdit à l'engagement dans la situation observée :

L'*indifférence* ethnométhodologique interdira-t-elle à l'observateur de conclure par une discussion passionnée et des démonstrations passionnées en faveur des thèses pour lesquelles il se passionne ? Certes non, et pas vraiment. Tout cela est en effet tout de même permis à condition de s'assortir d'une « mise entre guillemets » finale, c'est-à-dire d'une prise de recul à la faveur de laquelle l'observateur, redevenu indifférent se décrit lui-même comme « ayant été passionné » [p. 85].

Pour John Heritage, [1991, p. 96-97] l'*indifférence* est une procédure indispensable, pour permettre à l'ethnométhodologie de résoudre la difficulté que représente la mise en œuvre de son programme de recherche : « *l'étude des caractéristiques du*

<sup>640</sup> Ces références renvoient aux articles de la revue *Pratiques de Formation* [1986] : Lecerf, *Les principaux concepts de l'ethnométhodologie et le refus du raisonnement par induction*, [p. 63- 67] ; et [Lecerf, 1986-a].

*raisonnement pratique de sens commun dans les situations courantes d'action* » [p. 96]. Ayant abandonné les modèles sociologiques usuels, pour l'analyse du raisonnement ordinaire, il faut procéder d'une autre manière :

[...] les modèles de l'action sociale s'étaient couramment servi des caractéristiques du savoir et de l'activité scientifiques pour évaluer dans quelle mesure la vie quotidienne s'écartait de ces caractéristiques. Une fois abandonné une telle base de référence, comment décrire les caractéristiques du savoir et de l'action de sens commun ?

Garfinkel approcha le problème en s'appuyant sur une variante de la « mise entre parenthèses » phénoménologique (cf. Psathas : 1980 ; Schütz : 1962b)<sup>641</sup>. [...] cette procédure implique que l'analyste mette de côté toute adhésion à des versions privilégiées de la structure sociale – y compris celles auxquelles adhèrent analystes et participants – pour se pencher sur la manière dont les participants créent, assemblent, produisent et reproduisent les structures sociales en fonction desquelles ils s'orientent. C'est le fameux parti pris d'« indifférence ethnométhodologique » (Garfinkel et Sacks : 1970) qui a provoqué tant de malentendus et de controverses [Heritage, p. 97].

L'auteur précise toutefois qu'en pratique, il peut s'avérer difficile de rester neutre « devant des croyances et présuppositions pratiques que les analystes partagent nécessairement avec d'autres acteurs sociaux ». Selon lui, le « radicalisme » de la neutralité recommandée par Garfinkel concerne principalement les systèmes théoriques, dont les « sciences sociales fourmillent », qui reposent sur ces mêmes croyances.

---

<sup>641</sup> Psathas, 1980, « Approaches to the Study of the World of Everyday life », *Human Studies* 3 : 3-17 – Schütz, 1962, « Some Leading Concept of Phenomenology », in his *Collected Papers*, vol. 1. The Hague : Martinus Nijhoff, p. 99-117.